

Quand j'ai compris qu'il était possible de vivre, j'ai rué dans les brancards. Je me suis retrouvé, seul, sur une montagne, berger, garde-génisses.

Dix-sept ans.

Une chèvre, un cheval, cinq poules, un chien, cent génisses et mon linge sale ; la bouffe chaude et surtout la bouffe froide, des pâturages, des sapins, des clôtures, des pierres ; un printemps généreux, la montagne qui respire, le petit matin brumeux et la solitude, l'espace, un rêve et une réalité.

Tu te lèves en parlant au chien, tu jures pour le plaisir d'entendre une voix, ce n'est pas encore la tienne, tu descends l'échelle de bois, tu te plantes devant le chalet et tu pisses aussi loin que tu peux — chez moi ça ne va pas très loin, mais tu pisses où tu veux, sur toute la pourriture du monde et ça te donne l'impression d'être libre, de posséder ta vie.

Je cherche quelque chose à bouffer, jeune on a toujours faim, besoin de sucre. Pendant des années j'ai toujours eu faim, j'ai toujours eu sommeil ; je ne suis pas endormi mais dès que je me couche, n'importe où, je dors, d'accord, je ne me plaindrai plus.

Je me lève, ça fait plaisir de se retrouver et de remettre son corps en marche, j'en profite, un jour ça ne fonctionnera plus, je ne suis pas impatient de voir ce jour-là, je laisse ce rêve à ceux qui attendent la mort pour commencer à vivre.

En te levant tu bandes, comme si tu avais passé la nuit à rêver de femmes, de fesses, de culs, de seins chauds, de lèvres, de cheveux, de poils, d'aisselles, de cuisses tendres. Faut choisir, tu es seul pour chauffer tes couvertures sur des planches qui ne sont même pas un lit. Parfois une fille, les filles de passage aiment les bergers le temps d'une nuit. J'y reviendrai plus tard.

Je me passe la figure sous l'eau froide, devant la maison, sous le robinet qui sert à remplir le bassin des génisses, à me laver, laver mon linge. Le linge c'est presque un culte ; chaque jour je lave deux ou trois vêtements, slips, pantalons, pulls, mouchoirs, sur une planche avec du savon de Marseille et je raccommode ce qui est troué, j'use presque autant mes vêtements en les lavant qu'en les portant.

Je cherche la chèvre. Elle n'est jamais très loin, mais elle se rend importante en se cachant chaque fois dans un autre coin.

Elle donne un ou deux litres par fois, ça me suffit. Je crois que je vis essentiellement de ce lait. Geiss, c'est son

nom, a remplacé ma mère. Son lait avec un bout de pain quand il y en a, ou un paquet de biscuits. Je descends deux ou trois fois par mois au village, dans les jours qui suivent je bouffe comme un cochon, pêle-mêle, tout ce que j'ai acheté, puis il n'y a plus rien que le lait de chèvre, les patates et la farine pour les génisses ; il m'est arrivé d'en mélanger à du lait, c'est de la farine d'orge, un peu amère.

La chèvre, elle sait vivre, tu la traies par derrière, elle écarte un peu les jambes, elle ferme les yeux et se met à ruminer comme les chameaux, la tête haute, absente, toute à ses plaisirs. Il n'y a pas de chèvres sacrées, elles le mériteraient.

Chez nous les chèvres disparaissent, on en voit encore au bout d'une corde, à un piquet, avec juste assez de longueur pour ne pas crever d'ennui, c'est triste à mourir ; c'est comme une hirondelle avec une aile cassée, plus l'homme s'organise et se modernise, plus les êtres indépendants diminuent. On traîne la vache du pauvre dans les abattoirs, par les cornes, même le boucher fait la grimace, personne ne veut de cette viande, elle est trop dure, trop sèche pour les dents fragiles des bourgeois qui réclament de la chair blanche, de la viande bien en viande pour leur gros estomac malade. La chèvre, un caprice vivant, au lait riche d'animal diabolique.

Je commence à vivre à quinze, dix-sept ans. C'est le moment. C'est toujours le moment de vivre. L'essentiel c'est que la vie ne m'échappe pas. Regarde un peu ce qu'ils font des grands espaces verts...

Nous qui vivons de nos chevaux et surtout de nos vaches, nous reculons chaque jour d'un pas. Et chaque jour ces fils de putain en cravate et en bagnoles de sport avancent d'un pas. Et chacun le sait, chacun travaille pour soi, si tu peux vendre ton terrain pour t'acheter une voiture de sport, tu le fais, Judas !

Je trais, je bois goulûment le liquide chaud devant la ferme en fermant les yeux, face au soleil, ou dans la cuisine, avec des flocons d'avoine et du sucre. Je ne suis que ce que je pense de moi. Je me pète chaque matin au lait de chèvre. Il descend droit dans mon estomac, qui n'a pas de surprise, pas de mélange, il utilise le lait de chèvre.

Je ne chie que deux toutes petites pétoles par jour. Toujours à la même heure. Ça n'a pas d'importance ? Si. C'est très important, la moitié de nos états d'âme, de nos humeurs, de nos gestes dépendent de notre estomac et de notre digestion. Je pourrais devenir un sage, un philosophe avec des idées pures et claires comme de l'eau de source si je ne descendais pas deux fois par mois en ville pour acheter toutes sortes de saloperies, de poison, de bouffe citadine.

Non. Je n'achète que modestement. Mais rapport aux deux litres de lait de chèvre quotidien, c'est une orgie et je chie deux fois au lieu d'une. Deux plaques de chocolat, deux saucisses à rôtir et cinq mille-feuilles.

Descente au village. À cheval.

Mon cheval. J'ai commencé à vivre avec mon premier cheval. Les chevaux sont pour moi ce qui a été créé de